

Un drame comme tant d'autres

Autor(en): **Portal, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 8

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570132>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un drame comme tant d'autres . . .

(Extrait de Journal Intime)

Georges Portal.

(Je l'appelais «Bamby» . . . Nous nous étions passionnément aimés. Il me trompa avec une femme. Après vingt ans de vie commune, il voulut me quitter. C'est une très simple histoire, que je confiai à mon Journal Intime:)

*

. . . Il était très malheureux hier . . . Et quand je vois son pauvre cher visage bouffi de larmes, je voudrais pouvoir au prix de ma vie, de toutes mes joies possibles, lui rendre son sourire, le consoler.

Ne pouvoir consoler, ne pouvoir guérir, c'est pire que de ne plus être aimé . . . Ah! l'aider, le secourir, le soutenir, lui rendre le goût de la vie . . . ultime tâche. Il n'en est plus d'autre pour moi . . . Et savoir le quitter lorsqu'il aura devant lui un nouveau bonheur! . . .

18 janvier 1938.

Donner sa vie à un être choisi, c'est avant tout supporter ses défauts, ses humeurs et même ses débordements, tant qu'il nous rend une tendresse égale à la nôtre. Il est vraiment trop facile de chérir un mari parfait, un ami toujours de belle humeur . . . La mauvaise humeur vient neuf fois sur dix des épreuves, des soucis, et nous devons en prendre notre part . . .

19 janvier 1938.

J'ai vécu depuis cinq mois uniquement préoccupé du bonheur de Bamby à sauver. Il paraît un peu remonté . . . Sans vouloir gratter sous l'écorce plus souriante, je constate un petit mieux.

Je l'ai soutenu, épaulé, serrant les dents . . . et tout à coup, je sens mes forces m'abandonner . . .

Un cheval de hâlage n'a-t-il pas droit au repos?

12 février 1938.

Je suis rivé à lui comme un vieux lierre . . .

En vieillissant, on a l'âme blessée comme le visage . . .

On n'aime bien que quand on aime tout, quand on pardonne tout, lorsqu'on ne compte plus ses pardons.

1er mars 1938.

C'en est fait: elle a repris Bamby . . . Cela devait arriver . . . Ma vie est finie, je suis un mort-vivant . . . Quand on a trop mal, on crie! J'ai crié, désespérément crié des sottises . . . J'ai fait comme un enfant qui frapperait contre le mur d'une maison pour le faire écrouler . . . C'est le mur qui résiste, ou bien il vous écrase.

Maintenant que l'avenir m'est fermé, il faut que je me cache bien loin comme bête blessée qui va mourir . . .

23 mars 1938.

Quand on joue à se faire du mal, on gagne à tous les coups . . .

Bamby me quitte demain pour rejoindre une femme vile et cupide. Pourtant mon coeur lui reste fidèle. Je l'attendrai tant qu'il faudra et tant que j'aurai un souffle de vie . . . Quoi qu'il fasse, il me retrouvera

prêt à le servir dans ses projets ou à le consoler dans ses chagrins.

Quand je l'ai choisi il ya plus de vingt ans, c'était pour ma vie entière. Je savais qu'il me faudrait m'effacer, mais j'espérais que ce ne serait pas devant la bassesse et l'ignominie . . . De loin, j'aurais tendrement chéri un beau foyer tout neuf et très pur où je n'aurais pas eu ma place. Il faut y renoncer, et sans doute pour toujours, car demain, il sera trop tard: Bamby aura joué sa dernière carte. Je pleure donc sur lui comme sur moi, mais il n'y a pas tant de coeurs fidèles et Bamby doit bien le sentir en lui-même.

Tout pourra passer autour de lui, mais moi, tant que je vivrai, je demeurerai. C'est probablement parce qu'il est sûr de moi, qu'il ne craint pas de me faire souffrir. Il sait que la mort seule le privera de ma tendresse vigilante . . .

Je suis très las, très fatigué, à bout . . . J'ai trop lutté depuis six mois, je n'y vois plus clair en moi. A quoi me résoudrai-je? . . . La seule petite lumière qui brille encore est mon amour . . . Il demeure tout blanc et chaud, tandis que ces tempêtes m'emportent . . .

«Elle s'est battue toute la nuit . . .» disait Alphonse Daudet de la chèvre de Monsieur Seguin . . . Oui! Et ma nuit dure depuis de longs mois . . . Mais le loup ne me mangera pas. On ne mange que les victimes consentantes . . . Moi, je dois me garder, car il peut avoir besoin de moi encore, mon Bamby. Je mériterai la tombe d'un chien; celle sur laquelle on lit: «Il resta fidèle» . . . Ce sera mon seul titre, non de gloire, mais d'homme. Aimer et servir, demeurer fidèle, rester d'accord et accepter la défaite quand elle vient, c'est tout de même une bonne façon de demeurer viril et de conserver l'estime de soi.

25 mars 1938.

Un coeur qui aime broie impassiblement les autres coeurs. Voilà pourquoi Bamby marchant vers sa destinée, se conduit avec cruauté. Ce n'est pas lui qui est cruel, c'est l'amour. L'amour a la face impassible d'une froide idole, mais il contient un brasier. Malheur à qui s'y brûle! Il y passe tout entier. Seuls, les coeurs secs lui échappent, mais ils vivent de pauvres vies.

26 mars 1938.

Comment en vouloir à Bamby de sa faiblesse? . . . Ne supporterai-je pas tout pour lui? Il fait pour «elle» ce que je ferais pour lui. Il n'y a rien à dire, c'est dans l'ordre. La raison ne peut rien contre l'amour, pas plus que le mépris. L'amour commande tout et fait de nous des chiens dociles. N'ajoutons pas aux reproches que lui adressent ici les arbres, les fleurs et la maison demi-morte, celui d'un visage ravagé par les larmes.

29 mars 1938.

En revenant à pied, mille projets m'ont successivement assailli, presque tous impraticables . . . Pourtant mon devoir doit être quelque part devant moi: on a toujours au-dessus de tes forces: vider mon coeur de toi!

31 mars 1938.

Je veux accabler Bamby de ma confiance, de mon inaltérable tendresse. Il n'appartient qu'à lui de ne pas avoir l'âme pourrie par le remords. Je croirai en lui malgré lui, et s'il meurt un jour, ce ne sera pas

moi qui l'aurai tué. Fidèle jusqu'au bout, je resterai!

2 avril 1938.

On est venu enlever le téléphone ce matin . . . La lente asphyxie commence . . . Fête de maman. Elle aurait soixante-quinze ans aujourd'hui. Comme elle serait fragile! J'ai pieusement fleuri son portrait comme chaque année. Mon Dieu! que c'est loin tout cela! Pourquoi se donner tant de mal? Pourquoi tout dramatiser? . . . Une vie? . . . Ce n'est rien, vraiment. Il faut s'habituer à n'être rien . . .

16 mai 1938.

Déjà, j'ai appris d'un voisin comment soigner la vigne. Je sais faire mille choses qui me paraissaient très difficiles, voire impossibles. Tout paraît inaccessible de loin.

Dès que l'on a fait l'effort de comprendre et le geste d'accomplir, on est étonné de savoir, de pouvoir et l'on se découvre avec une intense émotion, tout fier d'être plus fort, plus grand, plus utile!

Ah! ne me plaignez pas, allez! Mon sort est encore enviable. Je suis tout gonflé de sève, d'amour, de vie, enfin! . . .

10 juin 1938.

Il y en a qui se croient les propriétaires de leur amour: ils aiment mal. Quand on aime réellement, on n'est que le dépositaire de l'amour. Ce que l'on contient de tendre, de généreux et de grand, n'est qu'un dépôt. En le contenant, nous nous rattachons à l'âme humaine collective . . .

On n'aime pas pour être récompensé. Quand on l'est, tant mieux . . . Sinon, il faut accepter sa croix et se réfugier dans son rêve.

25 juin 1938.

Il n'y a qu'une chose de grave, c'est qu'après une scène pareille, j'irais le lendemain me jeter à son cou si je le pouvais . . . alors que lui, qui le peut, ne viendra pas . . .

16 juillet 1938.

Dire que l'héroïsme, en amour doit survivre à l'amour lui-même . . . que rien ne délie de l'amour et que la fidélité doit rester jusqu'à la mort le refuge des coeurs que la grâce de l'amour a touchés . . . Beau livre, grand livre, lucide, apaisant, qui donnera du courage à beaucoup de pauvres êtres.

Aurai-je le talent qu'il faut? Tout est là: saurai-je mettre dans des mots tout ce que j'ai mis dans ma vie? . . .

29 juillet 1938.

Une seule chose dépasse l'amour: la cruauté de ceux qui ont cessé d'aimer.

Il a tout dévoré de moi peu à peu . . . Le drame, c'est qu'il a laissé intact mon corps et que je suis témoin de ma faillite.

13 septembre 1938.

Hâtons-nous d'aimer! Toute heure dérobée à l'amour de ceux que nous avons élus, à la tendresse que nous leur devons, est un inexplicable attentat.

29 novembre 1938.

Le culte que je lui voue est aussi une de ses richesses. Il ne s'en rend pas compte, c'est bien possible (et encore, ce n'est pas sûr), mais s'il pouvait lire en moi, il comprendrait que je demeure un rocher inébranlable, solide, un abri tutélaire. Nul ne l'aimera comme je l'ai aimé, comme je l'aime et l'aimerai jusqu'à ma dernière minute de vie.

Ma tombe ne devrait porter qu'une épitaphe: son nom . . . On pourrait y graver: «BAMBY» — car là où je reposerai, il sera.

6 juillet 1940.

Tous ces extraits font partie du tome II d'UN PROTESTANT, non encore édité. Georges Portal.

Lettre à François

Mon cher François,

Mon cher amour, vous allez bien rire si je vous dis que je vous dois d'avoir appris à «faire oraison»!

Vous savez bien, François, comme votre présence m'est chère, voire un peu plus, indispensable. Cela s'est installé en moi peu à peu, de façon si jolie et si douce que je me refusai à prendre garde. Cela s'est installé goutte à goutte, comme une nappe liquide qui prend son niveau, silencieusement, insidieusement, recouvrant tout ce qui n'est pas elle. Vivre sans que votre pensée me soit présente m'est impensable. Tout le jour, par mille prétextes, je vous retrouve et je vous vois. Vous êtes à la fois une présence et un mirage. A tout propos vos traits surgissent devant moi et c'est le reflet de vos cheveux qui vient d'allumer à l'instant un reflet d'or aux vitres de ma bibliothèque. Je m'arrête devant une boutique de fleuriste; (nous aimons les fleurs, vous et moi; c'est un signe, dit-on, de nos amours particulières où s'unissent le goût du charme et le goût de la force, du beau et du joli; n'en rougissons point) parmi l'amoncellement des hortensias et des roses, au-delà des hampes des lilas, c'est votre visage qui s'insinue, votre regard qui joint le mien. Si je m'attarde aux pistils érigés des anthuriums et des arums, vous savez bien, François, que d'exquises réminiscences se mêlent au plaisir de mes yeux (aux pudibonds qui s'effarouchent je demanderai pourquoi l'on met des arums aux bras des chastes épousées?) J'aime, le soir venu, flâner aux terrasses du «Flore» ou des «Deux-Magots», en ce St. Germain-des-Prés que vous n'aimez guère; les garçons, cheveux plats descendant un peu trop sur les joues, moulés dans des chandails de la couleur du coquelicot sous leur blouson de daim, les mains aux poches pour tendre un peu plus les blue-jeans ou de noirs fuseaux sur les fesses bien cadencées, offense ce qu'il y a chez vous de joliesse sans artifice, d'élégance de bon aloi . . . Est-il bien sûr que je voie vraiment ces péripatéticiens ondulants? En vérité, je les transfigure; sur le visage de chacun d'eux, comme dans ce curieux portrait que fit Delacroix de Chopin, c'est votre masque que j'applique . . .

Vous exercez sur moi, François, la plus douce des tyrannies!

Si, d'aventure, je ferme les yeux un instant dans ce grand fauteuil anglais où vous m'avez pardonné de vous avoir pris d'assaut un peu vite, un certain soir . . . Voici que, derrière l'auvent de mes paupières, c'est votre visage qui se dessine, un peu flou d'abord, puis se précisant peu à peu, sur votre front qui est encore bombé comme le front d'un enfant, mais qui a perdu son capiton pour se muer en ivoire rose, vos yeux qui sont un cocktail de douceur, d'éclat sombre et d'espièglerie, vos lèvres gonflées d'avoir été prises, pourpre d'avoir tant oeuvré . . .